

La Résurrection : quels mots pour la comprendre ?... Quels mots pour la dire ?

La Résurrection : Plusieurs langages pour dire le mystère

Comment les premiers chrétiens ont-ils parlé de la résurrection ? Quels mots leur sont venus à l'esprit pour dire l'indicible ?

Répondre à cette question apporte deux surprises de taille.

1. La première le NT ne connaît pas de terme propre pour le dire, un terme technique, comme le français a le verbe « ressusciter ».
2. La seconde surprise est que les premiers chrétiens n'ont pas recouru à un langage, mais à plusieurs langages, pour dire Pâques.

Le constat est cinglant. Nous avons parqué la résurrection dans un espace clôturé, dans un mot spécial, bien à elle, sans permission d'en sortir. Le NT, lui, n'hésite pas à recourir à une profusion de langages pour exprimer un événement qui fait sauter les limites des mots.

La Résurrection : Quand les mots se dérobent.

La double surprise (pas de terme propre et la profusion de langages) est sans aucun doute l'indice d'une intensité particulière dans l'événement vécu par les premiers chrétiens.

Tout se passe comme si, devant l'indicible de la résurrection, les mots s'étaient dérobés. Comme si le vocabulaire avait échoué à exprimer cette irruption de l'au-delà dans le temps. Alors les premiers chrétiens ont accumulé les mots. Ils ont combiné plusieurs langages dans l'espoir que, chacun étant inadéquat à dire la réalité de Pâques, ils parviendraient tous ensemble à donner une idée de l'événement stupéfiant.

Mais depuis, notre discours sur Pâques aujourd'hui s'est considérablement appauvri. Il nous faut absolument retrouver cette efflorescence de langages résurrectionnels à l'origine du christianisme.

En effet on peut repérer dans le NT trois langages résurrectionnels.

1. La formule du symbole des apôtres : « *Il a été crucifié sous Ponce Pilate, il a été enseveli, le troisième jour il est ressuscité des morts* », appartient au langage de l'éveil.
2. Mais la résurrection peut également être dite par le langage de l'exaltation : « *Jésus-Christ, parti pour le ciel, est à la droite de Dieu, et à lui sont soumis anges, autorités et puissances* » (1P 3,22)

3. On rencontre aussi un langage de *la vie* : « *Pourquoi cherchez-vous parmi les morts Celui qui est vivant ?* » (Lc 24,5)

Explorons successivement ces trois langages.

1. LE LANGAGE DE L'ÉVEIL :

Dans nos Bibles, le verbe français ressusciter traduit deux verbes grecs qui signifient respectivement « *réveiller* » (en grec *egeirô*) et « *mettre debout, relever* » (anisthèmi). Ils se rencontrent tous deux en Ep 5, 14 : « *Eveille-toi, toi qui dors, lève-toi d'entre les morts...* »

Le langage de l'éveil est le langage des plus anciennes confessions de foi. On le rencontre dans le célèbre credo cité par Paul : « *Il a été enseveli, il a été relevé le troisième jour selon les Ecritures* » (1Co 15,4). On le trouve aussi dans une autre formule également citée par Paul : « *Si nous croyons que Jésus est mort et qu'il a été relevé, de même Dieu, à cause de Jésus, réunira avec lui ceux qui se sont endormis* » (1 Th 4,14). Ce langage de l'éveil se prête donc aussi bien à désigner la résurrection, passée, de Jésus que celle, future, des croyants.

Qu'évoque ce langage ? Le choix des deux verbes s'explique par l'image qu'ils font naître à l'esprit : « *réveiller* » arrache à une mort que les Anciens, couramment, comparaient à un sommeil ; « *relever* » évoque un surgissement, par quoi Dieu relève ce que la mort a abattu. La résurrection est la remise debout de ce qui était à terre. La résurrection c'est susciter à nouveau la vie, c'est re-susciter la vie.

Le langage de l'éveil travaille donc sur un axe mort/vie, ou si l'on préfère, sur une ligne avant/après : avant le défunt sommeillait, après Dieu l'a fait lever, annulant l'effet du trépas. Son mérite est de bien marquer la continuité entre l'avant et l'après : c'est le même homme, Jésus, celui que les hommes ont cloué sur la croix, que Dieu a relevé d'un geste puissant.

Mais ce langage peine à marquer la différence entre l'avant et l'après : Si c'est bien le même homme Jésus qui est relevé, réveillé, il n'est plus comme avant. La vie du Ressuscité n'est pas une réanimation, pas un supplément de vie offert à qui serait mort trop tôt. (cf.Lazare)

La vie ressuscitée en quoi diffère-t-elle de la vie d'avant ? Ce qui fait le savoir, nous le verrons par la suite, c'est le langage de

l'exaltation. Tirons, pour l'instant, quelques conséquences de l'emploi de ces deux verbes : « *réveiller* » et « *relever* » pour essayer de dire l'événement de Pâques.

Le langage de l'éveil : un goût de résurrection ?

Le fait que le NT n'utilise pas de terme technique équivalent au français « *ressusciter* », mais recourt à deux verbes usuels « *réveiller* » et « *relever* » a un effet étonnant. Mais cet effet échappe le plus souvent, à celui ou celle qui lit les évangiles.

Quelques exemples :

Lorsque Jésus guérit de sa fièvre la belle-mère de Simon, il la « relève » (Mc 1,31). Il « relève » aussi l'enfant épileptique qu'un esprit agite de convulsions et jette à terre (Mc 9,27). De même, il se « lèvera » pour apaiser la tempête dans la barque en péril, alors que les disciples tremblent de peur (Mt 8, 26). C'est exactement le verbe employé pour dire le relèvement de Jésus à Pâques.

Le lecteur averti ne peut manquer de dresser l'oreille, et de se demander quel rapprochement peut se faire entre ces prodiges et Pâques. Les évangélistes insinueraient-ils que les personnes relevées étaient en réalité mortes ? Non ! Mais en insérant consciemment le verbe de la résurrection dans un récit de miracle, les évangélistes inscrivent à même le texte leur lecture de l'événement à partir de Pâques.

L'événement de Pâques est la clef de lecture, d'interprétation des gestes de Jésus. Ils en sont des signes avant coureurs. Ils font signe de cette résurrection. Ils veulent dire que dans cette guérison le combat de Jésus pour la vie est déjà à l'œuvre. A travers la restauration du corps, c'est le rétablissement d'une vie menacée par la mort qui se profile.

De fait, l'anecdote de la belle-mère de Simon guérie de sa fièvre n'aurait pas été retenue par les disciples s'ils n'avaient vu, après coup, au travers du geste de relèvement de Jésus, une femme mise debout au sein de ce groupe d'hommes, apte à partager, elle aussi la communion de vie et de parole avec le Maître. Les disciples ne se seraient pas souvenus non plus de leur terrible frousse sur le lac de Galilée s'ils n'avaient pas vus Jésus, qu'ils croyaient impuissants face à la fureur des flots, se lever et calmer leur peur.

C'est pourquoi l'Eglise sera appelée à se souvenir, mais plus encore à répéter les gestes de guérison de Jésus : à travers eux

se poursuit le combat du Christ de Pâques contre les forces qui mutilent l'humanité. Tous ces gestes de Jésus « *d'éveil et de relèvement* » que nous gardons en mémoire dans les évangiles, reçus dans la foi, ont un goût de résurrection.

Mais d'où vient ce langage de « *l'éveil* » que les premiers chrétiens ont utilisé pour essayer de rendre compte de l'événement de Pâques ?

Le langage de l'éveil : Des mots empruntés à la tradition juive.

D'où vient le langage de l'éveil ? Les premiers chrétiens ne l'ont pas inventé, mais emprunté.

Depuis peu, en effet, la foi juive s'était ouverte à la résurrection des morts. Une prière, qui fait partie des Dix-huit Bénédictiones répétées quotidiennement à la Synagogue, énonce très clairement cette conviction de la résurrection des morts au dernier jour.

Il s'agit de la deuxième bénédiction : « *Tu es puissant éternellement Seigneur, tu fais revivre les morts... Nourrissant les vivants par amour et relevant les morts par grande miséricorde ; soutenant ceux qui tombent, guérissant les malades, libérant les captifs et maintenant ta fidélité à ceux qui dorment dans la poussière... Béni sois-tu Seigneur qui fait revivre les morts.* »

C'est donc au sein de la tradition juive et plus précisément, dans ce courant qu'on appelle apocalyptique parce qu'il se fixe sur l'échéance de la fin des temps et la venue du Messie, que le christianisme a trouvé les verbes du surgissement et de l'éveil. Cette fréquence dans le milieu juif signale que l'attente d'une résurrection finale des morts était communément répandue au seuil de l'ère chrétienne. Elle fait deviner aussi à quel point les chrétiens ont fait choc quand ils ont affirmé que leur Seigneur anticipait cette résurrection attendue à la fin du monde.

Le langage de l'éveil : A la fin des temps ceux qui dorment se réveilleront.

Les mots sont comme les plantes : avec la fleur vient la racine, et un peu de terre. Emprunter un mot n'est jamais l'emprunter nu ; on emporte aussi les représentations qu'il charrie avec lui. Quel cadre de pensée les termes « *réveiller* » ou « *relever* » entraînent-ils avec eux ?

Dans la prière des Dix-huit Bénédiction qui vient d'être citée, une expression nous met sur la piste : la formule « *ceux qui dorment dans la poussière* » est un emprunt fait au livre de Daniel (Dn 12, 1-2). Que dit ce texte qui fait partie de la littérature apocalyptique (dévoilement de la fin de crise) : « *En ce temps là, ton peuple en réchappera, quiconque se trouvera inscrit dans le Livre. Beaucoup de ceux qui dorment dans la poussière se réveilleront, ceux-ci pour la vie éternelle, ceux-là pour l'opprobre, pour l'horreur éternelle.* »

C'est la seule attestation explicite de la foi en la résurrection dans l'AT. La seconde se trouve dans le 2^o livre des Maccabées : « *Il vaut mieux de la main des hommes en attendant, selon les promesses faites par Dieu, d'être relevé par lui* » (2 M 7, 14)

Aussi curieux que cela paraisse, Israël s'est ouvert très tard à l'espérance de la résurrection. Jusqu'au II^o siècle avant JC dominait l'idée que, dans le séjour des morts, les défunts étaient oubliés de Dieu. Le shéol, patrie des trépassés, intéressait peu. « *Ceux qui sont descendus dans la tombe n'espèrent plus en ta fidélité* » (Es 38, 18). Or voici que, dans le plus jeune écrit de la Bible hébraïque (livre de Daniel), l'espoir surgit avec force qu'à la fin des temps Dieu réveillera les morts.

Pourquoi, alors que la foi d'Israël avait manifesté jusque-là si peu de curiosité pour l'après- mort, la perspective de la résurrection éclot-elle dans la prophétie de Daniel ?

La résurrection une question de justice.

Dans la foi juive, Dieu est lié à l'histoire. Or dans l'histoire d'Israël va se produire un fait nouveau qui va changer la donne dans sa foi en Dieu qui se dit dans l'histoire : la révolte des Maccabées (Dn 11, 31 ; 12,11).

Nous sommes au milieu du II^o siècle avant JC. La Palestine traverse une crise politique et religieuse déclenchée par les initiatives du souverain hellénistique Antochius IV Epiphane. Celui-ci profane le Temple de Jérusalem en y consacrant un autel à Zeus-Baal. Horreur et sacrilège ! Le pays flambe d'indignation. La révolte éclate contre « *l'abomination de la désolation* ». Féroce répression du pouvoir : des milliers de croyants tombent sous les coups des soldats du roi.

Même si la guerre sainte aura finalement raison de la réforme d'Antochius, il n'empêche la mort de cette foule de martyrs, dont la jeunesse a été fauchée par l'Impie, pose un problème

théologique crucial : Mais qu'en est-il de la justice de Dieu, si l'Impie vit encore alors que les justes sont écrasés ?

C'est le dogme de la rétribution, qui veut que Dieu récompense et punisse hommes et femmes de leur vivant, qui est ici mis en échec. Mis en échec mais pas mis en cause car la notion de justice est associée au Nom de Dieu. Alors une question se pose : Quand ces hommes morts jeunes pour leur foi seront-ils récompensés de leur martyre ?

Et voici la réponse de Daniel : « *Beaucoup de ceux qui dorment dans la poussière se réveilleront, ceux-ci pour la vie éternelle, ceux-là pour l'opprobre, pour l'horreur éternelle* » (Dn 12,2). La récompense ou la punition sera d'outre-tombe. Dieu réveillera les morts pour faire la balance des dettes et des mérites : honneur aux martyrs, damnation des bourreaux !

Il faut donc être très attentif aux circonstances dans lesquelles Israël s'est ouvert à la promesse de la résurrection des morts. Elle signalent clairement à quelle demande répond cette promesse : une demande de justice.

La Promesse de la résurrection ne répond donc pas à la question : où vont les morts ? Que deviennent les morts ? L'au-delà ? Elle ne satisfait pas non plus une aspiration de l'homme à survivre à son trépas. Elle n'est pas une réponse à son désir d'immortalité. Elle n'est pas une espérance pour nier sa condition mortelle. Non, la promesse de la résurrection vient au-devant de l'inquiétude causée par le triomphe du mal et l'apparente passivité de Dieu, le silence devant l'enfer du mal, l'innommable. (Auschwitz). Cette Promesse affirme : Dieu détient l'ultime parole sur la destinée des êtres. Il se souvient de ceux qu'il aime et les associera à sa vie plus forte que la mort, que les forces de mort à l'œuvre dans notre monde.

Voilà la préoccupation que les mots « *réveiller* » ou « *relever* » charrient avec eux lorsqu'ils sont mis au service de l'événement de Pâques. Ils ne distillent pas l'idée que Dieu offrirait à l'homme de Nazareth un supplément de vie. Ils donnent à croire que Dieu a recueilli Jésus, et lui a donné raison contre ses bourreaux. De même, les chrétiens croient que chacun connaîtra cet événement pascal : un jour, la vérité de Dieu illuminera chaque être. Ce sera la résurrection des morts, le jour de l'accomplissement de l'histoire humaine, le jour du Seigneur.

La résurrection de Jésus est le signe de l'accomplissement de cette Promesse divine et si elle répond à une espérance humaine, c'est celle de l'espérance en la justice et non pas à notre désir fou d'immortalité.

2LE LANGAGE DE L'EXALTATION

Le langage de l'éveil est devenu, dans le discours chrétien véhicule principal, et parfois unique, du message de Pâques. Mais il n'est pour les premiers chrétiens ni le seul, ni peut-être le plus ancien. A côté de lui circule un autre mode d'expression que nous appelons le langage de *l'exaltation*.

Déjà très tôt dans l'AT, la conviction se dessine que le juste humilié par ses ennemis, foulé aux pieds et réduit plus bas que terre, ne sera pas abandonné de Dieu. Même s'il meurt méprisé, il sera élevé par Dieu à la cour céleste et participera à la vie divine. De nombreux Psaumes chantent l'exaltation du juste : « *Seigneur tu m'as fait remonter des enfers, tu m'as fait revivre quand je tombais dans la fosse* » (Ps 30,4). Ou encore : « *Je jubilerai à cause du Seigneur, j'exulterai, joyeux d'être sauvé* » (Ps 35,9).

La Genèse parle de l'enlèvement du patriarche Hénoch (Gn 5,24) et le second livre des Rois de l'enlèvement du prophète Elie (2R 2,9-11). Mais le schéma d'exaltation connaît son application la plus célèbre avec le personnage du Serviteur de Dieu, la figure du Serviteur souffrant d'Isaïe que les chrétiens vont identifier au Christ Jésus. « *Voici que mon Serviteur réussira, il sera haut placé, élevé, exalté à l'extrême* » (Es 52,13). Pour le lecteur chrétien, le glissement se fera très facilement du Serviteur de Dieu au Christ du matin de Pâques.

La Résurrection : Dieu l'a élevé à sa droite

Transféré sur le Christ, le langage de l'exaltation va prendre plusieurs formes. Et à chaque fois, il emprunte ses catégories à la pensée juive, qui elle-même absorbe certains concepts de la culture grecque.

« *Il a été enlevé pour le ciel* » (Ac 1,11). « *Dieu l'a fait asseoir à sa droite dans les cieux* » (Ep 1,20). « *Il a traversé les cieux* » (He 4,14). « *Dieu l'a exalté par sa droite comme Prince et Sauveur* » (Ac 5,31). « *Je contemple les cieux ouverts et le Fils de l'homme debout à la droite de Dieu* » (Ac 7,56)

Multiforme est ce langage, qui tantôt parle de Jésus ravi au ciel, tantôt le dit élevé auprès de Dieu, tantôt le dit établi à sa droite, tantôt le dit glorifié. Le lecteur non avisé ne repère pas immédiatement la résonance pascale de ces expressions. Pourtant, en signifiant l'arrachement du Christ au monde et au trépas, et son introduction dans la proximité du Père, ce langage n'exprime pas autre chose que l'émerveillante surprise de Pâques. Autrement dit : l'exaltation du Christ ne renvoie pas à un acte distinct de Pâques, au cours duquel le Père aurait intronisé le Ressuscité après l'avoir laissé rôder durant quarante jours auprès des siens. (l'Ascension c'est Pâques !)

Affirmer que les femmes ont trouvé le tombeau ouvert ou déclarer que le Fils a été élevé au-dessus de toute puissance dans les cieux, c'est énoncer une seule et même réalité : Dieu n'a pas laissé la mort s'emparer de son Oint. Celui-ci vit à jamais au cœur de ceux qui croient en lui l'icône du Père.

Preuve en est que nulle part, dans la correspondance de Paul, on ne trouve la tradition du tombeau ouvert (Mc 16,1-8). Le lecteur qui n'aurait que les écrits de Paul à sa disposition ne pourrait en aucun cas reconstituer ce que nous raconte la fin des évangiles : la découverte par les femmes, à l'aube du premier jour de la semaine, de la pierre roulée sur le côté, puis les apparitions du Ressuscité aux femmes et aux disciples. Est-ce à dire que l'Apôtre des gentils ignore la résurrection de Jésus ? Evidemment non. Mais il en fait état au travers des formules d'exaltation, qu'il emprunte à la liturgie des premières Eglises.

Dans la liturgie des premières Eglises, deux textes illustrent à merveille le langage de l'exaltation : Un cantique de Pâques et le récit de l'Ascension.

. **Un cantique de Pâques** : Le cantique est cité par Paul dans sa lettre aux Philippiens. Cet hymne, très ancien, est construit selon un diptyque, en deux volets contrastés.

Le premier déploie le drame de l'abaissement de Jésus qui s'est exposé jusqu'à l'extrême, la mort en croix. « *Lui qui est de condition divine n'a pas considéré comme une proie à saisir d'être l'égal de Dieu, mais il s'est dépouillé, prenant la condition d'esclave... devenant obéissant jusqu'à la mort, la mort sur une croix* » (Ph 2, 6-8).

Le second volet répond à cet appauvrissement radical de Jésus par l'acte de Dieu qui élève le Christ auprès de lui. Cette levée du

Christ est le geste de Pâques. « *C'est pourquoi Dieu l'a souverainement élevé et lui a conféré le Nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse, dans les cieux, sur la terre et sous la terre, et toute langue confesse que le Seigneur, c'est Jésus-Christ, à la gloire de Dieu le Père* » (Ph 2, 9-11)

Un axe vertical haut/bas est particulièrement visible ici : Jésus s'est abaissé/Dieu l'a élevé. Celui que les hommes n'ont pas reconnu dans son abaissement, Dieu l'a fait Seigneur. La foi de Pâques est ce regard qui, dans la fragilité d'autrui, repère les signes cachés de la grandeur que Dieu lui confère.

. Le récit de l'Ascension :

L'Ascension de Jésus à Béthanie est racontée deux fois par l'évangéliste Luc (Lc 24,51 ; Ac 1, 9). Nulle part ailleurs, le NT ne présente semblable récit, ni ne mentionne l'intervalle de 40 jours séparant la découverte du tombeau ouvert et la fin des apparitions du Ressuscité. Cette singularité de St Luc intrigue : Comment les autres auteurs des évangiles ont-ils pu taire un événement d'une telle portée ? Faut-il incriminer de leur part une rétention d'information ?

Prêter attention à la pluralité des langages résurrectionnels permet de résoudre l'énigme. L'Ascension n'est autre qu'une exaltation mise en récit. Ce que le vocabulaire de l'exaltation déclare « *Dieu la élevé à sa droite* », Luc le raconte. Il met en histoire la conviction traditionnelle du Fils élevé. La différence qui le sépare des autres auteurs du NT n'est pas entre le dire ou le taire, mais entre dire et raconter.

On sera toutefois attentif à l'extrême austérité du récit, qui se tient très en deçà de l'imaginaire représenté par les peintres. Quel mauvais tour nous jouent ici les tableaux. Le texte ne précise rien. Cessons une bonne fois de confondre Béthanie avec Cap Canaveral...

La nuée... et non les nuages ! n'est pas un phénomène météo, ni un moyen de locomotion ; c'est un concept théologique : la même nuée, durant l'exode, signalait dans le désert la présence de Dieu tout en la voilant (Ex 1 » ? 21-22). C'est pourquoi elle « soustrait » Jésus au regard des disciples. Comment mieux dire que Dieu, mystérieusement, accueille le Crucifié et prend désormais en charge Celui dont le monde n'a pas voulu ?

Le récit de l'Ascension, habilement, n'exhibe pas le mystère de Pâques. Il le préserve en son étrange clarté.

. La Résurrection : Un Seigneur pour aujourd'hui

Alors que le langage de l'éveil s'inscrivait sur un axe avant/après, parler d'exaltation situe le lecteur sur une verticalité. Ce langage dit excellemment que le Ressuscité ne partage plus la vie des hommes, mais celle de Dieu ; il comble ainsi un manque du langage de l'éveil. Il insinue que Pâques vient manifester ce qui était auparavant couvert, caché, secret. Ce Jésus de Nazareth que vous avez mis à mort était le Seigneur présent au milieu de vous.

Ce langage se prête aussi à évoquer l'actualité de l'autorité du Christ, puisqu'il proclame l'autorité « pour toujours » reconnue au Ressuscité. Jésus de Nazareth est le Seigneur pour aujourd'hui.

En revanche il échoue à dire le passage par la mort. La seigneurie conférée au Christ s'y trouve énoncée, mais que sa grandeur soit acquise sur le gouffre du trépas n'apparaît pas.

Enfin le langage de l'exaltation est liturgique. Il convient à la prière, à la contemplation, à l'émerveillement. Mais ce langage de l'exaltation laissé à lui-même risque de fixer la résurrection sur un registre non historique, hors sol. La divinisation de Jésus risque de perdre son enracinement humain.

On comprend dès lors la nécessité, très tôt ressentie par les premiers chrétiens, de combiner ces langages (éveil et exaltation). Un troisième s'y ajoute d'ailleurs : celui de la vie.

2. LE LANGAGE DE LA VIE.

Ce troisième langage est aisément repérable : « *Christ est mort et il a repris la vie* » (Rm 14,9). « *Je suis le Premier et le Dernier, et le Vivant* » (Ap 1, 17-18). Le quatrième évangile en est friand : « *Je suis le chemin, la vérité et la vie* » (Jn 14,6). « *Encore un peu et le monde ne me verra plus ; vous, vous me verrez vivant et vous vivrez vous aussi* » (Jn 14, 19). « *Je suis la résurrection et la vie* » (Jn 11,25)

Malgré sa forte capacité à capter l'attention, ce langage est peut-être le plus ambigu des trois. Il insiste sur la condition actuelle de vivant et se pose correctement en antithèse de la mort. Mais il ne dit pas de quelle qualité, de quelle nouveauté est la vie de résurrection. Il occulte le fait que cette vie reçue de Dieu au travers du trépas est radicalement autre : Christ n'est pas réanimé à la manière d'un Lazare, qui reçoit un supplément de vie, mais qui mourra plus tard

(Jn 11). Pâques n'est pas une réanimation d'un cadavre, comme le NT en rapporte quelques unes ; c'est l'introduction dans une vie complètement différente.

C'est pourquoi à la différence des deux autres, ce langage ne sera jamais employé seul. Il dit la Résurrection mais marié avec l'éveil et l'exaltation. Cette articulation ressort bien de ce texte de Paul : « *Christ, éveillé d'entre les morts, ne meurt plus ; la mort n'a plus sur lui d'emprise. Car en mourant, c'est au péché qu'il est mort une fois pour toutes ; vivant, c'est pour Dieu qu'il vit* » (Rm 6, 9-10)

4.LA RESURRECTION : TOUT UN JEU DE COMBINAISONS DE LANGAGES

Nous avons parcouru le vaste espaces de paroles couvert par les premiers chrétiens dans leur recherche créative de mots pour dire la Résurrection. Il est significatif qu'aucun auteur du NT ne se soit replié sur une seule filière : tout un jeu de complémentarités, de combinaisons, de connexions se perçoit entre les trois langages, au gré des besoins de l'argumentation et de l'identité culturelle de l'auditoire.

Exemple : Le discours de Pierre au Temple de Jérusalem, où l'apôtre évoque Pâques à l'aide des trois langages combinés : « *Le Dieu d'Abraham, D'Isaac et de Jacob, le Dieu de nos pères, a glorifié son serviteur Jésus que vous, vous aviez livré et que vous aviez refusé en présence de Pilate décidé, quant à lui, à le relâcher. Vous avez refusé le Saint et le Juste et vous avez réclamé pour vous la grâce d'un meurtrier. Le Prince de la vie que vous aviez fait mourir, Dieu l'a éveillé des morts, nous en sommes les témoins* » (Ac 3, 13-15). On peut vérifier : les trois langages ont été utilisés ;

Pour des auditeurs grecs, Luc privilégiera le vocabulaire de la vie. Et Jean reformulera la foi pascale à l'aide du langage de l'exaltation pour exprimer d'un seul trait la mort de Jésus et son élévation vers le Père : « *Pour moi, quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai à moi tous les hommes* » (Jn 12, 32). « *Etre élevé de terre* », c'est à la fois être hissé sur la croix et être exalté par Dieu. En revanche, dans les épîtres tardives du NT, on perçoit une diminution du langage de l'éveil.

Quel langage au commencement ?

Il serait évidemment intéressant de savoir lequel de ces trois vocabulaires peut revendiquer la plus haute ancienneté. Comment les

premiers chrétiens ont-ils commencé à se dire et à dire la Résurrection du Maître ?

On pense spontanément au langage de l'éveil, puisque c'est lui qui façonne le récit du tombeau ouvert (Mc 16, 1-8). Or, contrairement aux apparences, ce récit n'est pas des plus anciens. La foi pascale s'est d'abord cristallisée dans des formules de confession de foi. La fréquence du langage de l'éveil dans les credos que cite Paul prouverait-elle son antiquité ? Peut-être.

Mais un autre langage pourrait tout aussi bien revendiquer l'antériorité, le langage de l'exaltation. Il était abondamment présent au temps de Jésus, dans les cercles croyants en attente de fin du monde, dans les courants apocalyptiques. C'est dans leurs écrits que l'on retrouve le thème de l'exaltation du Juste souffrant (1 Hénoch ; 4 Esdras ; Assomption de Moïse). En outre, les Ps d'intronisation royale (Ps 27 ; 110,1) étaient relus par les juifs dans la perspective de l'attente du Messie. Les chrétiens ont trouvé là un vocabulaire préparé, et peut-être était-ce le premier dont ils se soient servis ?

La Résurrection : un usage inouï de mots disponibles pour essayer de la dire...

Des mots disponibles dans le monde dans lequel Jésus vivait : le judaïsme de son époque, en particulier le courant pharisien.

Le plus important est de réaliser que de ces notions disponibles dans le judaïsme, les premiers chrétiens ont fait quelque chose de totalement inattendu, paradoxal. Un usage sans précédent. Ils ne les ont pas seulement reprises mais ils les ont remaniés, revisités au prisme de la nouveauté de l'événement de Pâques. Cette nouveauté qui faisait éclater le langage disponible, qui excédait les mots, le vocabulaire, les images en cours. Exemples :

Le langage de l'exaltation. On disait d'Enoch et d'Elie, le patriarche et le prophète dont on attendait le retour à la fin des temps, qu'ils avaient été enlevés au ciel ; mais ils ne sont pas morts, et leur exaltation leur a précisément épargné de mourir.

Le langage de l'éveil : Le judaïsme attend certes que les morts ressuscitent, et Paul invoquera « *notre espérance, la résurrection des morts* » pour s'allier les pharisiens lors de son procès à Jérusalem (Ac 23, 6). Mais il est clair que cette résurrection surgira au terme de l'histoire et que, par définition, elle est toujours espérée, jamais rencontrée dans l'aujourd'hui. Elle est d'ailleurs attendue pour tout le monde. On parle d'elle toujours au futur, jamais au passé.

Affirmer que Jésus de Nazareth est ressuscité est inouï pour la pensée juive. Si des personnages du passé sont attendus dans le futur (le prophète Elie), c'est qu'ils ne sont pas morts. Et si l'on attend une résurrection, c'est pour tous. Il n'y a donc pas de précédent à la résurrection d'un mort, dans l'histoire, qui soit en même temps sa disparition et sa glorification. La folie chrétienne est de croire que ce futur de Dieu a déjà commencé, qu'il a fait irruption dans notre présent et qu'il l'oriente vers son accomplissement promis à tous. Mais surtout, qu'il s'est installé à la faveur d'un événement répugnant : l'exécution d'un homme, soumis au supplice de la croix, instrument de mort réservé aux esclaves, condamné pour sauver l'honneur de Dieu, ce Dieu dont se réclamaient ceux qui l'ont accusé et fait mettre à mort par la main des impies, des païens, des romains.

Mais rendre compte aussi de l'événement de Pâques avec ce que les mots ne disaient pas. Dans le monde grec.

Quant au monde grec, l'idée de résurrection de mort était inimaginable, insensée et gênante. Qu'une immortalité soit promise à l'âme, oui ; pas au corps ! Les Actes des Apôtres racontent que Paul su capter l'attention des Athéniens jusqu'au moment où il en appela à la résurrection de Jésus : « Au mot résurrection des morts », les uns se moquaient, d'autres déclarèrent : Nous t'entendrons là-dessus une autre fois » (Ac 17, 32).

Les premiers chrétiens se sont servis des catégories de pensée présentes dans leur monde pour dire la résurrection de leur maître. Mais ce qu'ils avaient à dire a fait éclater les catégories qu'ils empruntaient. Ils ont rassemblé une brassée d'images pour exprimer ce que leurs mots n'étaient pas habitués à dire : la vie, ici déjà, l'a emporté sur la mort.

Le discours chrétien sur la résurrection ne peut être qu'un discours en images. Encore une fois, penser l'au-delà, c'est penser l'inconnaissable. Entrons donc dans le jeu des images. Non pas pour faire un arrêt sur images, ni pour tenter de regarder derrière ; laissons-nous plutôt porter par elles. Elles parlent à notre imagination comme les peintres impressionnistes : par touches de couleur.

L'inouï du mystère de Pâques, nous n'aurons jamais fini d'en accueillir la lumière pour nos vies. Et c'est cet inouï de Dieu que nous avons charge de témoigner aujourd'hui dans ce monde même si notre vocabulaire, nos images, nos concepts « chrétiens » semblent si étranges à nos contemporains. A travers ce parcours de la foi des premiers chrétiens en écho à l'événement de Pâques, comment ne

pas entendre un appel à chercher à leur exemple les mots pour le dire... cet événement pascal tout en ayant à l'esprit les mots et les images manqueront toujours... tellement cet événement dépasse l'imaginable.

P.ROLLIN+

Retraite paroissiale Vaise 26/27 Janvier 2019